

Québec français



## ***L'exode des cerveaux* de Robert Lepage** **Mondes possibles**

Georges Desmeules

Numéro 121, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55980ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desmeules, G. (2001). Compte rendu de [*L'exode des cerveaux* de Robert Lepage : mondes possibles]. *Québec français*, (121), 100–101.

GEORGES DESMEULES

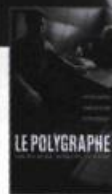


## Mondes possibles

de Robert Lepage



# L'exode des cerveaux



Quatre films plus tard, on commence à découvrir des lignes de force dans la production de Robert Lepage. Ce scénographe de très grand talent, dont le travail pour le théâtre n'a plus à être présenté ni défendu, confirme ainsi avec *Mondes possibles*, son dernier long métrage, un goût prononcé pour le genre policier. Or si *Le confessionnel*, *Le polygraphe* et *Nô*, ses trois premières réalisations, ont un point en commun, il se trouve probablement du côté du polar. En effet, dans le premier cas, il s'agit d'une intrigue fortement inspirée par le *I Confess* de Hitchcock, et reposant sur les recherches que fait un fils pour mieux comprendre les circonstances de la mort de son père ; le deuxième film repose essentiellement sur la confession d'un protagoniste médusé soumis à un appareil de détecteur de mensonge ; le troisième met en scène un jeune révolutionnaire idéaliste et maladroit, qui pose des bombes et qui cherche à échapper à la police dans le Québec de 1970, pendant que ses concitoyens oscillent entre deux réponses à la question que nous connaissons tous désormais : oui ou « Nô ».

### LE CERVEAU COMME CHAMBRE CLOSE

Si, dans ses précédents films, les canons du genre policier apparaissent en arrière-plan, Lepage en fait ici le moteur de *Mondes*

*possibles*. D'entrée de jeu, l'intrigue plonge les spectateurs dans les atmosphères glauques et poisseuses où un cadavre encore chaud n'a pas fini de laisser s'épancher ses derniers décilitres de sang, dans un appartement à la fois cossu et un brin sinistre. Cette fois-ci, tout ce qui a été dérobé chez George (Tom McCamus), un brillant et opulent boursicotier, c'est son cerveau. Les inspecteurs ne sont pas en reste, en matière de stéréotypes. On retrouve d'abord Berkley (Sean McCann), un vieux routier habitué à composer avec les pires perversions et les crimes les plus tordus, et son jeune assistant Williams (Rick Miller), dont l'apparente naïveté cache un désir de (trop ?) bien faire. Ce dernier accumule ainsi bourdes sur maladresses dans ses entreprises et son comportement procure au film la touche d'humour qu'on attend aussi souvent dans ce genre de récit. Par exemple, Williams s'attaque à un cours à distance de visualisation pour mieux comprendre le cerveau et, bien que cette entreprise soit un échec loufoque et lamentable, c'est en bonne partie de là que vient la solution de l'intrigue, intrigue qu'il dénoue d'ailleurs accidentellement en se prenant de pitié pour un cerveau de souris séparé de son corps. Ces inspecteurs, un peu frères ennemis, s'opposent surtout du fait que le premier est trop ancré dans la réalité concrète pour comprendre le crime, tandis que le second semble jus-

tement prisonnier de ce travail dont les racines sont trop solidement attachées au réel.

Ce duo improbable s'égaré par contre bien vite, entre les bureaux crasseux du poste de police, les lieux du crime où habite Joyce (Tilda Swinton), la compagne taciturne de la victime, et le laboratoire d'un étrange scientifique, le Docteur Kleber (Gabriel Gascon), spécialiste du cerveau. Qui plus est, d'autres crimes de même nature se multiplient apparemment ailleurs dans la ville. Et si le ou les criminels ne prennent pas la peine de refermer les boîtes craniennes, laissées béantes, des victimes, ils paraissent pourtant savoir comment s'échapper d'un appartement dont toutes les issues sont verrouillées de l'intérieur.

Bref, on se trouve en présence d'une variation fort originale sur le thème classique de la chambre close, thème essentiel au genre depuis le célèbre *Double assassinat dans la rue Morgue*, de Edgar Allan Poe. Sauf qu'on devine graduellement que quelque chose cloche dans cette première intrigue, alors qu'elle est constamment parasitée par des souvenirs plus ou moins cohérents de l'existence passée de George, jusqu'à douter de l'appartenance de telle ou telle séquence de l'intrigue avec l'un ou l'autre monde.

C'est ici que l'intrigue du film bascule du côté du suspense. Les spectateurs assistent,

à l'insu des enquêteurs, à d'étranges séquences rêvées par George. On ne l'apprend qu'à la conclusion du film, et je m'en voudrais de dévoiler le fin mot de l'histoire (qui est le coupable et comment il est confondu), mais ces images constituent une forme de mémoire résiduelle du cerveau du trépané. Car le cerveau de George continue à dire « Je suis », même aux confins de la mort et recrée une série de mondes possibles, autour du crime, de sa relation avec Joyce et de son existence professionnelle.

### QUI A DIT QUE LA VIE NE DONNE PAS DE DEUXIÈME CHANCE ?

Dans les méandres de ces mondes parallèles, on apprend que George a perdu sa femme, noyée alors qu'elle cherchait à secourir quelqu'un. Dans les derniers instants de sa conscience, le protagoniste parvient à faire resurgir de sa conscience ce souvenir douloureux et à le transmuier, alors que c'est sa propre identité qui se noie lentement dans le néant. On a souvent remarqué que le genre policier côtoie la philosophie dans ces instants où se pose la question de l'identité, eh bien *Mondes possibles* nous confronte entre autres à ces questions du solipsisme, de la nature consécutive du temps, de l'unicité du Moi et de la conscience après la mort.

Ainsi le personnage de Joyce a plusieurs existences et il est parfois difficile de trancher entre elles, à savoir si elles sont ou non rêvées par son amant. Parfois biologiste, ailleurs femme d'affaires, sérieuse et affairée ou désinvolte et joueuse, elle existe par le regard de l'autre. On est même appelé à nous interroger si ce personnage ne recouvre pas à la fois deux femmes : celle qui, morte noyée, hante toujours George, et la nouvelle flamme qui lui a redonné peu de temps auparavant le goût de vivre. Et cette juxtaposition des niveaux de réalité amène le film tout entier aux confins du genre fantastique, voire du surréalisme, alors que des niveaux de l'histoire semblent se contredire mutuellement et que des images oniriques surgissent à l'improviste pour nous dérouter encore plus.

### SE NOURRIR DE FONDUS... ANALOGIQUES

Ceux qui sont rompus aux habitudes du Lepage scénographe et metteur en scène ne s'étonneront certainement pas de retrouver force passages dans *Mondes possibles* où le réalisateur inscrit dans le décor même de son film des images appuyant sa portée symbolique. Ainsi en est-il d'un vase que Joyce a reçu en cadeau et qui fascine George, parce que sa forme rappelle les volutes cervicales. De même, les parois rocheuses du littoral marin d'un lieu de villégiature que fréquente le héros symbolisent ce cerveau et la fracture de la mémoire.

Qui plus est, les changements de séquences se font régulièrement grâce à d'inventifs fondus enchaînés. La caméra nous entraîne alors dans des lieux improbables à partir d'objets dont la forme, la texture ou le reflet évoquent ces mêmes circonvolutions : un bol de soupe, l'image déformée obtenue en regardant à travers un verre d'eau, la lumière parcimonieuse d'une bougie... Bref, Lepage parsème les images d'indices pour les détectives en herbe que nous incamons le temps d'une projection. Si ces indices échappent à notre attention au départ, leur répétition et l'inventivité avec laquelle ils sont mis en évidence ne sauraient manquer d'éveiller l'attention de spectateurs attentifs.

Parlons maintenant du personnage du docteur Kleber, rôle défendu par un Gabriel Gascon étonnant. Ce savant complètement cinglé, et qui paraît connaître la victime, bien que cet aspect de l'intrigue ne soit jamais explicité, livre quant à lui une interprétation du film, à l'intérieur de celui-ci, alors qu'il conduit George dans un voyage onirique vers une invraisemblable carrière de pierres où opèrent des hommes dont le langage ne comporte que trois mots : bloc, slab et hilarant. L'histoire de ce peuple fictif, que raconte Kleber, est une des premières preuves concrètes de ce qu'on soupçonnait depuis quelque temps déjà, à savoir qu'une part importante de l'histoire à laquelle nous assistons consiste en images mentales et que leur lien mutuel est analogique beaucoup plus que causal.

### À TROP VOULOIR CHERCHER UNE SOLUTION LOGIQUE, ON EN PERD LA TÊTE

Toutes ces images à fort contenu symbolique, ainsi que cet apparent amalgame de plusieurs esthétiques, réaliste, fantastique, science-fictionnelle, surréaliste, contribuent à produire un film que d'aucuns pourraient considérer trop « cérébral », si on veut bien se permettre le jeu de mots. Malgré cette réserve potentielle, qui explique peut-être le peu de vagues qu'a fait ce film, car difficile d'approche, ses qualités esthétiques et la richesse de son intrigue (tout tombe d'ailleurs en place à la fin, bien qu'il faille faire un effort interprétatif) en font un objet propice à discussions. À l'instar des autres réalisations de Lepage, *Mondes possibles* possède plusieurs niveaux de lecture et ce n'est pas son moindre mérite de le faire dans le cadre d'une intrigue policière (directement inspirée d'une pièce de John Mighton, il faut le préciser) qui renouvelle en partie les canons du genre.

En terminant, il importe de souligner un fait troublant : Lepage livre ici une œuvre entièrement tournée en anglais, et disponible pour l'heure en version sous-titrée. Il est vrai que notre globe trotter national s'est toujours réclamé citoyen du monde et que je ne désire pas lui reprocher de renier ses origines, ce qui serait injuste, mais il n'en demeure pas moins que ce film sur la mémoire et l'oubli se livre finalement assez aisément à une lecture métaphorique nationale, au pays dont la devise confirme déjà cette hypothèse. N'oublions pas que le précédent film de Lepage traitait justement du résultat du premier référendum...

Merci à la direction du cinéma Le Clap pour sa collaboration.

